

volupté

INTERDISCIPLINARY JOURNAL OF DECADENCE STUDIES

Volume 4, Issue 1

Summer 2021

Baudelairite et réversibilités

Marie Kawthar Daouda

ISSN: 2515-0073

Date of Acceptance: 1 June 2021

Date of Publication: 21 June 2021

Citation: Marie Kawthar Daouda, 'Baudelairite et réversibilités', *Volupté: Interdisciplinary Journal of Decadence Studies*, 4.1 (2021), 92–95.

DOI: 10.25602/GOLD.v.v4i1.1511.g1624

volupte.gold.ac.uk



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-ShareAlike 4.0 International License.

Goldsmiths
UNIVERSITY OF LONDON

Baudelairite et réversibilités

Marie Kawthar Daouda

Oriel College, University of Oxford

Nous avions, du temps où j'étais enfant, un exemplaire des *Fleurs du mal* dans la bibliothèque familiale. C'était un gros volume au papier épais. Sur la couverture, la longue chevelure sombre et la robe noire d'une silhouette de femme tranchaient sur un fond flamboyant. Ce pastel, je le revis plus tard au Petit-Palais, c'était *Sur champ d'or* de Charles-Lucien Léandre.

Je ne sais plus par quel hasard je me trouvais, à quatorze ans, à compulsier avidement ce recueil par une nuit d'été, une de ces nuits d'été qui ne se goûtent qu'au nord de l'Afrique et au bord de l'océan, après une interminable journée de chaleur éreintante, dans le parfum mêlé d'iode des lauriers-roses et des orangers. Je crois que ma baudelairite a commencé cette nuit-là, où toutes mes sensations confuses s'étaient engouffrées dans les vers de Baudelaire, s'en étaient vêtues, s'étaient haussées sur la pointe des pieds pour se grandir à leur démesure. Je me mis, furieusement, à écrire des vers, bancals pour la plupart mais qu'importe, je parlais baudelairien — du moins le croyais-je.

Mon adolescence baudelairisée fut une lutte contre le temps. D'autres figures tutélaires, Keats, Poe, Wilde, Villiers de l'Isle-Adam, m'avaient instillé la perception aiguë que tout instant porte en lui-même sa mort. « Meurs, vieux lâche, il est trop tard ! » est une étrange litanie pour une gamine de quatorze ans, mais Baudelaire m'apprit à m'ennuyer. À son écoule, je m'éduquai les sens. Je berçais mon infini sur le fini de l'océan atlantique que je voyais de ma fenêtre ; j'avais une obsession pour les lourds parfums mêlés de santal ; j'écoutais Wagner ; j'adoptai un chat.

La pensée de Baudelaire s'étendait entre le monde et mon regard comme un voile, déformant certes la réalité et cependant faisant voir, au gré d'imprévisibles souffles, d'inattendues et profondes vérités. Baudelaire m'apprit à sentir et à penser. J'appris dans « Révolte » un

catéchisme à rebours, qui comme chez les prophètes de l'Ancien Testament semble obliger Dieu, à force d'imprécations, à se manifester. Quelques années plus tard, lisant un passage des *Pensées* pour préparer le bac, je retrouvais ce gouffre que Baudelaire emprunte à Pascal et y découvris une insatisfaction plus profonde que ce qu'exprimait le rock torturé que j'écoutais à l'époque. L'année suivante, je retrouvais chez Platon ce rêve d'un arrière-monde qu'on regrette, qu'on n'a jamais vu et dont le souvenir nous guide et nous tourmente, et chez Nietzsche l'urgence de sentir et l'impatience d'être.

Je m'offris une autre édition des *Fleurs du mal*, mon édition à moi, celle-là. C'est, de tous mes livres, celui qui a le plus voyagé. J'enrage à voir sur les autres la marque de l'usage ; j'aime de celui-ci la couverture fatiguée, les coins élimés par les sacs de cours, les sacs à main et les sacs de voyage. Chaque pli y est comme une ride sur un visage aimé, la preuve que le temps passe, oui ; qu'il étend sur nous sa dictature, certes ; mais que nous avons vécu, grandi, souffert, vieilli ensemble.

Quand, à dix-sept ans, je partis pour Paris, c'est cette édition que j'emportai. *L'Orphée* de Moreau en couverture condensait toutes mes obsessions de l'époque. J'avais, naturellement, glissé de Baudelaire à la fin de siècle. Par Baudelaire, je fus introduite dans le cercle de Huysmans, de Jean Lorrain, de Marcel Schwob, de Georges Rodenbach ; mais aussi de Gustave Moreau, de Fernand Khnopff, de Carlos Schwabe. Mes amis de papier et de toile étaient baudelairiens ; mes amis de chair aussi.

C'étaient des sonnets qu'on se récitait ; on se gaussait des méchancetés que Baudelaire écrivait sur Hugo ou sur la Belgique, on écoutait des adaptations de Baudelaire en musique par Fauré, par d'Indy, par Marc Seberg, par Mylène Farmer. Ce que j'aimais le mieux, c'était rentrer le long des quais en me murmurant à moi-même — mais était-ce à moi-même ? le long soupir qu'est « Recueillement ».

J'essayais souvent d'écrire, à cette époque. C'était du Baudelaire en prose, le talent en moins, saupoudré de néologismes fin-de-siècle. À défaut de rendre hommage à Baudelaire par ma plume, je le fis par mon clavier d'étudiante, en décortiquant l'héritage baudelairien dans *Princesses d'ivoire et d'ivresse* de Jean Lorrain pour mon mémoire de maîtrise.

C'est Lorrain qui énonça à cette époque un diagnostic définitif : « la baudelairite », ce délicieux mot de sa façon, ne désigne que trop bien une manière de s'éduquer à sentir trop fort l'à-peine visible, à faire de chaque moment vécu un musée de sensations rares, un mausolée vide à la gloire de ce qui n'a pas été.

J'ignorais que ce mal avait en lui-même son propre remède. Non pas le rire diabolique et grinçant qui massacre le moindre élan d'adoration, mais une forme de pitié douloureuse, attendrie non sur soi mais sur autrui. J'en ai connu, des fous et des folles à l'esprit massacré par la vie, errant dans le Paris mal famé des abords des gares. Des Mademoiselle Bistouri, il y en a à foison, dans les rues et dans les livres. La Thérèse Desqueyroux de Mauriac a Baudelaire pour saint patron.

La prière qui clôt « Mademoiselle Bistouri », je l'ai prise au sérieux, très au sérieux. Elle me semble de la même encre, habitée par le même timbre, que ces papiers intimes où Baudelaire prend sans cesse la résolution de prier. Quand Baudelaire prie, il ne prie pas seul. Il y a auprès de lui son père, et Mariette, et Poe, et tous ceux qui souffrent.

« Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs. »

Je fus guérie, je crois, de ma baudelairite sous sa forme pernicieuse quand j'eus confiance dans l'idéal, quand je vis qu'il ne tenait qu'à moi d'y croire par-delà le spleen. Aux sirènes torturées et

torturantes, aux femmes fatales et damnées, je préférerais l'ange de « Réversibilité ». Quand il m'a été donné d'enseigner Baudelaire à mon tour, c'est cette imperceptible nuance d'aurore et de pastel que j'ai voulu montrer à mes élèves puis à mes étudiants à travers les coruscations rouges et noires du spleen.

Baudelaire m'apprit l'individualisme frénétique qui vit et meurt devant un miroir ; il m'apprit aussi qu'il faut être un héros et un saint pour soi-même. Baudelaire m'apprit la révolte ; il m'apprit aussi la douceur triomphante, plus forte que la passion et que la mort, la tendresse qui sourit aux malades et s'agenouille auprès des tombes.

J'imagine Baudelaire foudroyé sur les dalles de l'église Saint-Loup. Qu'a-t-il vu ? J'ignore si la prédiction de Barbey s'est accomplie. Je fais régulièrement ma prière à Baudelaire.

Baudelaire m'a appris le mot « ostensor » . Il m'a appris à me tenir au calme et en silence dans l'obscurité ; que l'attente désespérée peut être une prière ; que l'atroce passage du temps nous laisse saluer de loin les regrets qui dérivent au long des souvenirs ; que si nous sommes affamés d'idéal, c'est que nous cultivons sans cesse, quelque douleur qu'il en coûte et mal gré qu'on en aie, l'idée que nous valons mieux que ce qui en nous ne cesse de mourir.